

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 61

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
MAI 2021 ISSN 2431-1979

IL Y A DEUX CENTS ANS NAISSAIENT

Gustave Flaubert et Charles Baudelaire

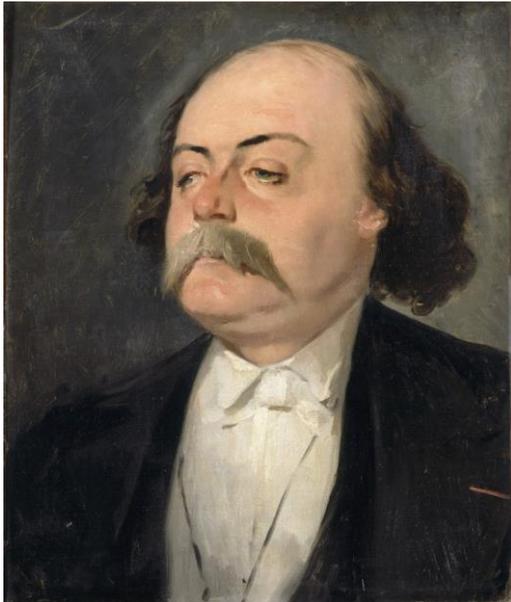
Nous fêtons cette année le bicentenaire de la naissance de Gustave Flaubert (12 décembre 1821) et de Charles Baudelaire (9 avril 1821). Que d'heures passées en leur compagnie! Combien de fois ai-je lu *Madame Bovary*? Cinq, six, sept fois, peut-être, et j'ai vu toutes les adaptations cinématographiques. Je ne parle pas de tout ce que j'ai lu sur l'homme et sur l'œuvre – je pense notamment à *L'Idiot* de Jean-Paul Sartre – ni de son abondante correspondance. Quant à Charles Baudelaire, je suis incapable de dire le nombre de fois où j'ai respiré l'odeur des *Fleurs du mal* « avec ivresse et lente gourmandise » pour m'envoler « Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées, / Des montagnes, des bois, des nuages, des mers, / Par delà le soleil, par delà les éthers, / Par delà les confins des sphères étoilées... »

Gustave Flaubert hagiographe

LIRE PAGES 2-3

Charles Baudelaire, les mots et les toiles

LIRE PAGE 4



Gustave Flaubert Eugène Giraud (1806-1881) et Charles Baudelaire Émile Deroy (1820-1846)
Château de Versailles

Gustave Flaubert hagiographe

Julien l'Hospitalier

À la mémoire de mon épouse Marie-Josèphe
en souvenir d'un voyage sur les pas de Gustave Flaubert

Gustave Flaubert avait fait de Polycarpe de Smyrne, martyr de la deuxième moitié du II^e siècle, son patron. Ce dernier apparaît dans une lettre à Louise Colet du 21 août 1853 : « Où aller vivre, miséricorde ! Saint Polycarpe avait coutume de répéter, en se bouchant les oreilles et en s'enfuyant du lieu où il était : “ Dans quel siècle, mon Dieu ! m'avez-vous fait naître ! “ Je deviens comme saint Polycarpe. » Une représentation du saint que le hasard a mise sous ses yeux est à l'origine de cet engouement pour Polycarpe de Smyrne dont la fête donnera lieu à des réjouissances entre amis. Polycarpe de Smyrne n'est pas le seul saint auquel Gustave Flaubert s'est intéressé. Antoine le Grand est avec Julien l'Hospitalier l'une des deux saintes figures majeures de l'œuvre de Gustave Flaubert. Il n'y a eu depuis Matthias Grünewald que Gustave Flaubert dans la *Tentation de saint Antoine* et Paul Hindemith dans *Mathis der Maler* (Mathis le Peintre) pour décrire aussi puissamment, l'un par les mots, l'autre par les notes, les tourments du saint ermite auquel, si l'on en croit l'auteur de la *Légende dorée*, des démons appurent « sous diverses formes de bêtes sauvages, et le déchirèrent [...] très cruellement, de coups de dents, de cornes et de griffes. » La scène peinte par Matthias Grünewald trouve son pendant dans les « anatomies merveilleuses » que le Griffon, « maître des splendeurs profondes », fait découvrir à saint Antoine dans le roman de Gustave Flaubert : « Ce sont des têtes d'alligators sur des pieds de chevreuil, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à mufle de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des grenouilles velues comme des ours, des caméléons grands comme des hippopotames, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des ventres ailés qui voltigent comme des moucheron. »

Maurice Nadeau écrit fort joliment à propos des *Trois contes* que Flaubert s'y « laisse aller à ses dons », donnant l'image d'une « création où l'inspiration, les thèmes, l'écriture concourent à un seul et unique objet qui porte ostensiblement l'estampille du génie flaubertien¹ ». Comment Flaubert s'est-il intéressé à Julien l'Hospitalier ? On parle le plus souvent d'un vitrail de la cathédrale de Rouen – Flaubert, à la fin de son conte, évoque un vitrail d'église de « son » pays – mais on oublie une statue de l'église de Caudebec-en-Caux (voir photo). La *Légende de Saint Julien l'Hospitalier* a pour source littéraire la *Légende dorée* écrite par Jacques de Voragine. L'histoire de ce Julien n'est pas banale. Au cours d'une chasse, il entendit un cerf lui dire : « Comment oses-tu me poursuivre, toi qui seras le meurtrier de tes parents ? » Effrayé, il prit la fuite. Il se mit au service d'un prince qui, satisfait, le fit chevalier et le maria à une châtelaine veuve. Les années passèrent, et puis, un jour, ses parents, partis à sa recherche, se présentèrent sans le savoir chez lui. Ils furent accueillis par sa femme qui, après les avoir écoutés, comprit qu'elle avait devant elle les parents de son époux. Elle leur proposa de se reposer dans le lit conjugal. Julien rentra en l'absence de sa femme. Il crut celle-ci dans les bras d'un autre homme. Il tira son épée et tua les dormeurs qui se révélèrent être ses parents. Fou de douleur, il s'installa avec sa femme au bord d'un grand fleuve, transportant les voyageurs d'une rive à l'autre et leur donnant l'hospitalité. Tout cela pour faire pénitence. Le temps passa. Une nuit, il entendit la voix plaintive d'un étranger qui l'appelait pour traverser le fleuve. Il l'accueillit chez lui. L'étranger semblait rongé par la lèpre. Et voici qu'il se transforma en un ange : « Le Seigneur a accepté ta pénitence. » Flaubert fait de Julien un chasseur invétéré, justifiant ainsi sa lecture

de traités de vénerie et de fauconnerie : « Il allait à l'ardeur du soleil, sous la pluie, par la tempête, buvait l'eau des sources dans sa main, mangeait en trottant des pommes sauvages, s'il était fatigué se reposait sous un chêne ; et il rentrait au milieu de la nuit, couvert de sang et de boue, avec des épines dans les cheveux et sentait l'odeur des bêtes farouches. Il devint comme elles [...]. Il tua des ours à coup de couteau, des taureaux avec la hache, des sangliers avec l'épieu ; et, même une fois, n'ayant plus qu'un bâton, se défendit contre des loups qui rongeaient des cadavres au pied d'un gibet. »

Il prit même le bonnet de sa mère pour une cigogne, ce qui, dans le roman de Flaubert, précipita son départ du château familial. Il s'engage tout d'abord dans une troupe d'aventuriers, et le voici bientôt à la tête d'une armée d'esclaves, de manants et de « toutes sortes d'intrépides », secourant aussi bien le roi d'Angleterre que les Templiers de Jérusalem. Et même le négus d'Abyssinie. Il vient également au secours de l'empereur d'Occitanie, prisonnier du calife de Cordoue, qui, pour le remercier, lui donne en mariage sa fille, née de son concubinage avec la sœur du calife. La légende, vous vous rappelez, parle d'une châtelaine veuve. En ce qui concerne le drame proprement dit – l'assassinat de ses parents – Flaubert s'en tient au récit traditionnel : Julien, au retour d'une chasse, croit voir sa femme dans les bras d'un amant, et il tue, sans le savoir, son père et sa mère. La page est fameuse. La légende dit que les malheureux époux se retirèrent ensemble au bord d'un grand fleuve où ils établirent un hospice. Chez Flaubert, Julien « s'en alla, [seul], mendiant sa vie par le monde », hanté par son parricide : « Il rechercha les solitudes. Mais le vent apportait à son oreille comme des râles d'agonie ; les larmes de la rosée tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes d'un poids plus lourd. »

Julien devient passeur, et on retrouve, bien entendu, l'épisode du lépreux ainsi décrit par le romancier : « Tel qu'un squelette, il avait un trou à la place du nez ; et ses lèvres bleuâtres dégageaient une haleine épaisse comme du brouillard, et nauséabonde. »

Fidèle à la légende qui dit qu'après la disparition du lépreux, Julien reposa dans le Seigneur, Flaubert conclut magnifiquement son conte : «...et Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel. »

📖 1. Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert, écrivain*, Les Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1980, p. 231.



Saint Julien l'Hospitalier
Église de Caudebec-en-Caux
Photo Dominique Hoizey

«...et Julien monta vers les espaces bleus »

Charles Baudelaire, les mots et les toiles

« Je te donne ces vers...¹ ». S'il me fallait choisir un vers, un seul, du génial poète des *Fleurs du mal* – n'ayant pas l'âme à répéter après lui : « Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé² » – j'opterais plutôt pour quelque chose comme : « Tout un monde lointain...³ ». En fait, c'est tout le poème que j'ai envie de citer et d'écouter le concerto pour violoncelle que sa lecture a inspiré à Henri Dutilleux. C'est que, en effet, « la musique souvent me prend comme une mer !⁴ ». Notons cette remarque de Philippe Jaccottet à propos de Baudelaire : « Le mot profond est une des clefs de son œuvre⁵ ». Henri Dutilleux l'a bien compris, et avec lui, comme Baudelaire, « j'irai là-bas...⁶ ».

Il y un autre Baudelaire que j'aime. L'amateur de peinture. Paul Éluard le considérait comme « le plus grand, peut-être le seul critique d'art du XIX^e siècle⁷ ». Il ne manquait jamais de mots pour qualifier l'œuvre d'Eugène Delacroix : « La Flandre a Rubens, l'Italie a Raphaël et Véronèse ; la France a Lebrun, David et Delacroix⁸. » Et les autres peintres ? De Gustave Courbet, il disait « qu'il n'a pas peu contribué à rétablir [...] l'amour désintéressé, absolu, de la peinture⁹ ». Et de Charles-François Daubigny, il écrivait en 1859 : « Ses paysages ont une grâce et une fraîcheur qui fascinent tout d'abord. Ils transmettent tout de suite à l'âme du spectateur le sentiment originel dont ils sont pénétrés. Mais on dirait que cette qualité n'est obtenue par M. Daubigny qu'aux dépens du fini et de la perfection dans le détail. Mainte peinture de lui, spirituelle d'ailleurs et charmante, manque de solidité. Elle a la grâce, mais aussi la mollesse et l'inconsistance d'une improvisation. Avant tout, cependant, il faut rendre à M. Daubigny cette justice que ses œuvres sont généralement poétiques, et je les préfère avec leurs défauts à beaucoup d'autres plus parfaites, mais privées de la qualité qui le distingue.¹⁰ » Le regard de Charles Baudelaire n'était pas toujours tendre. Ainsi quand il se demandait à propos d'œuvres de Louis Boulanger exposées en 1845 « où diable a-t-il pris son brevet de peintre d'histoire et d'artiste inspiré ? est-ce dans les préfaces ou les odes de son illustre ami¹¹ [Victor Hugo] ? » Le jugement porté à la même époque sur la *Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader à Taguin* peinte par Horace Vernet, « plus froide qu'une belle journée d'hiver », tombe comme une douche froide : « M. Horace Vernet n'a donc jamais vu les Rubens, les Véronèse, les Tintoret, les Jouvenet, morbleu !¹² » Charles Baudelaire n'aimait pas Horace Vernet « parce que ses tableaux ne sont point de la peinture, mais une masturbation agile et fréquente, une irritation de l'épiderme français¹³ ». Il le définissait comme « l'antithèse absolue de l'artiste¹⁴ ». Et il pouvait s'en prendre également à la critique comme dans le *Salon* de 1845 à propos de Corot : « Tous les demi-savants, après avoir consciencieusement admiré un tableau de Corot, et lui avoir loyalement payé leur tribut d'éloges, trouvent que cela pêche par l'exécution, et s'accordent en ceci, que définitivement M. Corot ne sait pas peindre. – Braves gens ! qui ignorent d'abord qu'une œuvre de génie – ou si l'on veut – une œuvre d'âme – où tout est bien vu, bien observé, bien compris, bien imaginé – est toujours très-bien exécutée, quand elle l'est suffisamment¹⁵. » C'était joliment bien envoyé !

1. Charles Baudelaire, « Spleen et idéal, XXXIX », *Œuvres complètes*, texte établi par Y.-G. Le Dantec, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1961, p. 38. *Ibid.*, « De profundis clamavi », p. 31. 3. *Ibid.*, « La chevelure », p. 25. 4. *Ibid.*, « La musique », p. 65. 5. Philippe Jaccottet, *Carnets 1968-1979*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, p. 649. 6. Charles Baudelaire, *op. cit.*, « La chevelure », p. 25. 7. Paul Éluard, « Le miroir de Baudelaire », *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1968, I, p. 956. 8. Charles Baudelaire, *op. cit.*, p. 1115. 9. *Ibid.*, p. 1145. 10. *Ibid.*, p.1077-1078. 11. *Ibid.*, p. 827. 12. *Ibid.*, p. 819. 13. *Ibid.*, p. 927. 14. *Ibid.*, p. 927. 15. *Ibid.*, p. 850.